

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



СЛОВО ПОДИЛІСЬ

СЛОВО ПОДІЛІСЬ

JOUACHIM,

BEY DE TUNIS,

OU

LE SAUT-PÉRILLEUX.

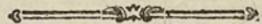
TRAGÉDIE BURLESQUE,

En trois Actes & en vers.



A TUNIS,

De l'Imprimerie du Divan,



1770

1770

1770

1770

1770



1770

1770

1770

AVANT-PROPOS.

TUNIS, ville située sur la côte de Barbarie, composoit jadis un Etat particulier. Elle est devenue depuis une sorte de République dépendante des Algériens. Le Dey d'Alger y nomme un Bey pour la gouverner en son nom. La dernière révolution, dans laquelle le Bey perdit la vie, a parut un sujet neuf & propre au théâtre.



N O M S D E S P E R S O N N A G E S.

JOUACHIM, Bey de Tunis.	<i>M. Dumesnil Gouverneur.</i>
NASICA, chef du Divan.	<i>Monsieur le premier Président.</i>
Mde. BONNET, femme de Nasica.	<i>Madame la première Présidente.</i>
TAMBOURIN. <i>Officiers</i> NICOLET. <i>du Divan.</i>	<i>Messieurs les Conseillers.</i>
TOUTOUX. <i>Agas des</i> RAMBRUNI. <i>Janissaires.</i>	<i>L'un Major, l'autre Aide-Major de la Place.</i>
FIERENFAT, confident de Jouachim.	<i>Secrétaire du Gouverneur.</i>
JOUFLUX, crieur public.	<i>L'Afficheur.</i>
Plusieurs officiers du Divan.	<i>Le Parlement.</i>
<i>Une troupe de Peuple, de Gardes & neuf huissiers.</i>	

La scène est au Divan.



ACTE I.



SCENE I.

JOUACHIM, FIERENFAT.

JOUACHIM.

HEUREUX, cent fois heureux le laboureur tranquille,
Qui, dans l'obscurité, rend sa terre fertile !
Les ordres de la Cour, du peuple la fureur,
Ne portent point le trouble en son paisible cœur ;
Les tristes passions n'agitent pas son ame,
Et de la brigue ardente il ignore la trame.
Ses guérets, ses troupeaux, dans la prairie épars ;
Voilà les seuls objets qui frappent ses regards.

FIERENFAT.

Est-ce bien vous, Seigneur, qui tenez ce langage ?
Et dans un si beau jour, présentez-vous l'orage ?
Bey, Pere, Epoux heureux, vous, Fils d'un Tréforier,
Qui des rangs de la ville occupez le premier !
Le public connoisseur, que votre esprit enchante,
Vante de vos bons mots la finesse piquante.
Pour gendre, vous avez le premier Canadart ;
Contre vos ennemis il vous offre un rempart.
Un seul de vos coups d'œil captive la plus belle ;
Pour un de vos soupers la plus fiere chancelle.

Nos lugubres bârbons , par vos soins endormis ,
 Gobent tous vos propos & sont de vos amis .
 Nasica , le grand chef de la troupe noircie ,
 Paroit seul conserver un grain de jalousie ;
 Mais j'ai vu ce héros trembler à votre aspect ,
 Et son énorme nez se courber par respect .

J O U A C H I M .

Hélas ! tu vois mon trouble , apprends ce qui le cause ,
 Et juge s'il est tems , ami , que je repose .
 Un songe épouvantable en tout lieu me poursuit .
 C'étoit pendant l'horreur de la dernière nuit ;
 La justice en courroux devant moi s'est montrée ,
 De ses tristes suppôts elle étoit entourée .
 Telle je l'apperçus , lorsque par un decret
 Je fus pris , enfermé six mois au Châtelet .
 Tremble , m'a-t-elle dit , gibier né pour la grève ;
 Crains sur ta tête enfin de voir briller mon glaive .
 Redoute de Goudrin le déplorable sort ,
 Si tu vas au Divan , tu recevras la mort .
 A ces mots il s'élève une horrible tempête ,
 Et mon songe a fini par trois coups de trompette .
 Que présage , mon cher , ce prodige éclatant ?

F I É R E N F A T .

Que vous auriez grand tort de paroître au Divan ,
 C'est trop mettre en péril votre aimable personne .

J O U A C H I M .

Mon petit Conseiller , vous me la ballez bonne .
 Quoi ? lorsqu'il faut régner , différer d'un moment ?

F I É R E N F A T .

Soit , mais pour vous , Seigneur , je crains l'événement .

J O U A C H I M .

Que puis-je redouter ?

F I É R E N F A T .

Peut-être , la Justice ;
 Cette femelle-là ne vous est pas propice .

[7]
J O U A C H I M.

De l'injuste Thémis je brave la fureur. . . .
Né t'ai-je pas conté par quel rare bonheur
J'ai de la cour d'Alger acquis la confiance,
Et du Bey de Tunis usurpé la puissance ?
Le Visir m'adressa ce discours obligant :
„ Nous dépensons beaucoup , il nous faut de l'argent ,
„ Je suis très-informé du détail de ta vie ;
„ Tu fus assez longtemps chevalier d'industrie.
„ Le Divan de Tunis refuse les impôts ,
„ Et même contre moi se permet des propos.
„ J'ai choisi tes talens & ton noble courage ,
„ Contre ces radoteurs va , vole , fais tapage.
„ Je remets en tes mains mon absolu pouvoir ,
„ Tu pourras à Tunis changer le blanc en noir.
Je vins donc triomphant régner dans ma Province ,
Y jouer le Seigneur , y vivre comme un Prince ,
Flatter les convertis , effrayer les mutins ,
Faire enfermer les fots , & chasser les catins.
A mes petits Robins je vais faire la nique ,
Je leur ai préparé des fleurs de Rhétorique ,
Nasca , leur grand chef , à mes ordres soumis ,
Va grossir mon parti de ses nombreux amis.
Ciel ! quel heureux moment ! je ne me sens pas d'aise ;
Ami , dans mes transports , il faut que je te baise.

F I È R E N F A T.

Je vois avec plaisir votre esprit radieux
S'élever vers l'olympe & plâner dans les cieux.
D'un vain songe pourtant votre ame épouvantée
Paroissoit tout-à-l'heure un peu déconcertée.
Poltron & courageux , tantôt haut , tantôt bas ;
En vérité , Seigneur , je ne vous conçois pas.

J O U A C H I M.

J'ai vécu soixante ans , faquin de secrétaire ,
Je ne changerai pas , tel est mon caractère.



SCENE II.

JOUACHIM, FIÉRENFAT, TOUTOUX,
RAMBRUNI, un Garde.

Le Garde.

Toutoux & Rambruni, vos plus zélés Agas,
Pour vous parler, Seigneur, suivez ici mes pas.

JOUACHIM, fait signe d'entrer à Toutoux &
à Rambruni.

Amis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
S'accroît dans le danger & brâve la fortune ;
J'ai besoin en ce jour de vos vaillantes mains,
Pour contenir le peuple & dompter les Robins.
Le Divan, abusant du droit de remontrance,
A lassé du grand Dey l'extrême patience,
Au palais ce matin je porte des Edits.
Ils seront registrés malgré les contredits.
L'entreprise sans doute est forte & périlleuse,
J'affronte dans son temple une troupe orgueilleuse !
Je prétends du Divan abaisser la hauteur ;
J'ai du peuple qui l'aime à craindre la fureur ;
Mais je compte sur vous ; montrez-vous intrépides.

R A M B R U N I.

L'honneur & la vertu furent toujours nos guides.
Mais d'un soldat, Seigneur, la noble fonction
Méritoit de la Cour certaine attention.
On nous traite parfois avec une indécence....

J O U A C H I M.

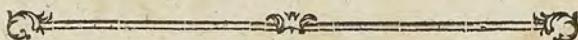
Ah ! mon cher Rambruni, toujours la remontrance !

T O U T O U X.

A tes ordres sacrés tu me vois plus soumis,
Tu n'as qu'à commander, aussi-tôt j'obéis.

JOUACHIM.

La premiere vertu d'un brave Janissaire
Est celle d'obéir & de savoir se taire.
Toutoux, je suis content de ta soumission,
Et te promets encor surcroit de pension.
Je te donne aujourd'hui le détail de la ville.
Parcours tous les quartiers en surveillant habile.
Examine bien tout, & ne néglige rien;
Des citoyens par-tout observe le maintien.
Toi, Rambruni, je fais que ton cœur est fidèle.
Je livre à ton pouvoir la forte citadelle.
Vole & fais préparer la plus noire prison
Pour les fots, qui voudront n'entendre pas raison.

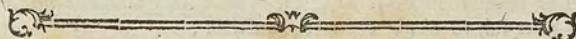


SCENE III.

JOUACHIN, FIERENFAT, JOUFLUX, un Garde.

Le Garde.

MONSEIGNEUR, dom Jouflux, maître juré crieur,
Demande à saluer votre illustre grandeur.



SCENE IV.

LES MEMES, JOUFLUX.

JOUACHIN à Jouflux.

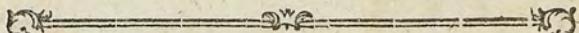
ORGANE étourdisant des volontés du Prince,
Toi, dont la voix instruit la ville & la province,
Ecoute, Dom Jouflux, mes ordres souverains.
Au peuple, c'est à toi d'annoncer ses destins.
Du Temple de Thémis tu connois bien l'issu?

J O U F L U X.

A qui plus qu'à Jouflux seroit-elle connue?
J'y vais tous les matins attendre des arrêts.

J O U A C H I M.

Sous cette porte donc va respirer le frais.
Dès qu'un homme à rabat, faisant laide grimace,
D'écrits t'aura remis une grosse liasse,
Fais entendre, à grands cris, dans toute la cité,
Du grand Bey Jouachim quelle est l'autorité.
Qu'attachée en tous lieux une annonce éclatante
En instruise par toi la canaille insolente.
Allez, messieurs, & toi, demeure Fierensat.



S C E N E V.

J O U A C H I M, F I E R E N F A T.

J O U A C H I M.

Q U E l'on ose à présent me traiter de pié-plat !
De Paris à Moscou, de Tunis jusqu'à Rome,
Pour combattre un Divan, est-il un plus grand homme ?
Si tout ici se passe avec tranquillité,
On le devra sans doute à ma sagacité.
Qu'en pense Fierensat ?

F I E R E N F A T.

Seigneur, cette avantage
Doit vous rendre fameux chez la race future.

J O U A C H I M.

Je crois que les Robins, gagnés par ma bonté,
Céderont sans murmure à mon autorité.
J'ai comblé les Doyens de touchantes caresses.
J'ai fait aux jeunes gens beaucoup de politesses.
Le Divan est changeant; on le voit, tour à tour,
Prodiguer sans sujet sa haine & son amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma cuisine l'attire;

[11.]

Il fait, qu'à volonté, je puis servir & nuire.
Je veux flatter ce tigre, afin de l'enchainer.
Ou de force, ou de gré, je veux ici regner.

F I E R E N F A T.

Si le Divan étoit un comité femelle,
Je croirois aux succès, Seigneur, de votre zèle.
Mais j'aurois mal connu ces austères barbons,
S'ils s'attachoient beaucoup aux crèmes, aux jambons.
Les Beys ont éprouvé leur fermeté farouche,
Hors l'intérêt public, il n'est rien qui les touche.

J O U A C H I M.

Hé bien, malheur à ceux dont la témérité
Osera se jouer de mon autorité!...
Je vais faire un poulet à deux jeunes bergeres,
Et le reste du jour sera tout aux affaires.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

S C E N E I.

Le Divan asssemblé.

JOUACHIM, NASICA.

JOUACHIM, assis à la premiere place.

Vertueux citoyens, & fideles sujets,
 Vous, dont le bien public anime les projets,
 J'ai les ordres précis de vous faire connoître
 Ce qu'exige de vous notre équitable maître.
 Voici donc par ma voix comme il parle en ce jour.

„ Le cri de mes sujets parvient jusqu'à ma cour;
 „ Mon cœur , touche pour eux d'une vive tendresse,
 „ Ne fauroit se cacher qu'ils sont dans la détresse.
 „ Mais la nécessité , la plus dure des loix
 „ Qui rend le peuple esclave & maîtrise les Rois ,
 „ Me commande aujourd'hui. Cette rivale altière
 „ Appesantit sur moi sa chaîne meurtrière.
 „ Pour défendre l'état j'ai fait tous mes efforts ,
 „ Hasardé mon crédit , épuisé mes trésors.
 „ Mon peuple qui le voit, peut bien juger lui-même
 „ Du remede qu'il faut à mon besoin extrême.
 „ Toi , va peindre au divan ces tristes vérités ;
 „ Que ces maux vivement lui soient représentés.
 O vous , qui de Thémis soutenez la balance ,
 Qui joignites toujours le zèle à la prudence ,
 Les besoins de l'état veulent un prompt secours ,
 Comment lui refuser votre utile concours ?
 Contre l'autorité la résistance est vainc.
 Il faut céder aux tems. L'histoire Algérienne
 Apprend que les grands Deys, si-tôt qu'ils l'ont voulu ,
 N'ont connu d'autre loi que leur ordre absolu.

Que ne puis-je, aujourd'hui, porter aux pieds du Prince
 La bonne volonté de toute la province,
 De ce sage Divan l'humble soumission,
 Et vous assurer tous de sa protection !

N A S I C A.

Le Dey peut demander nos biens & notre vie,
 Nous les sacrifirons pour lui, pour la patrie.
 Mais, fausser nos fermens ! trahir notre devoir !
 Réduire tout un peuple à l'affreux désespoir !
 Plonger nos citoyens dans l'horrible indigence !
 N'attendez-pas de nous cette lâche indulgence.
 Ah ! périsse plutôt l'infortuné Divan !
 Le Dey que nous servons, seroit-il un tyran ?
 Celui qui veut régner & par force, par contrainte,
 Qui remplace l'honneur par la servile crainte,
 Qui prend pour ses conseils des esclaves soumis,
 Est bientôt le jouet de ses fiers ennemis.
 Des besoins de l'Etat on nous berce sans cesse,
 On feint de plaindre encor ce peuple qu'on oppresse ;
 Apprenez le remede à sa calamité.
 „ Borner des courtisans la grande avidité ;
 „ Des Traitans réprimer la Fordide avarice ;
 „ Des fripons décorés faire bonne justice ;
 „ Avant d'exécuter réfléchir un moment,
 „ Et, dans les revenus, mettre l'arrangement.

J O U A C H I M.

J'admire ici, Seigneur, votre bouche éloquente,
 Et de votre grand cœur l'humanité touchante.
 Mais, en ce jour, le Dey prétend vous voir soumis ;
 On vous défend, Messieurs, de dire votre avis.

N A S I C A.

Accablé sous le poids du pouvoir arbitraire,
 Le Divan ne peut donc que gémir & se taire ;
 Cependant, par ma voix, il déclare aujourd'hui
 Nul, tout ce que la force ordonnera sans lui.
 Afin de prévenir plus grande violence,
 Il va se retirer, & lever la séance.

Les officiers du Divan sortent.

S C E N E I I.

JOUACHIM, NASICA, RUZÉ.

JOUACHIM.

COMMÉ des étourneaux vous allez vous enfuir,
 Et vous me planterez ici pour reverdir.
 Cette façon d'agir est assez indécente,
 Et vous me forcerez à montrer ma patente.
 Vous Nasica, Ruzé, demeurez, s'il vous plaît;
 Je dois, au nom du Dey, vous rendre ce paquet.

Il leur remet à chacun une Lettre du BÉT.

Ouvrez, lisez, ce font les ordres de mon maître;
 Vous voudrez bien, je crois, ne pas les méconnoître.

Après qu'ils ont lu tout bas leurs Lettres.

Vous concevez tous deux, en lisant ces écrits,
 Qu'il faut enrégistrer les modernes édits.
 A la cour élevé, peu fait pour les affaires,
 Les formes de Thémis peuvent m'être étrangères.
 Je crois que Nasica, par prudence, ou bonté,
 Voudra bien me guider dans cette obscurité,
 Et qu'en mon embarras il voudra bien m'apprendre,
 A mes expressions s'il n'est rien à reprendre.

N A S I C A.

Je vous le dis, Seigneur, à ma confusion,
 De vos discours j'ignore & le style & le ton.

J O U A C H I M.

Voilà, je vous l'avoue, un joli mot, *j'ignore*.
 Mon petit Président, vous faites la pécore.
 Et vous, Ruzé.

R U Z É.

Seigneur, je ne suis qu'en second.
 Au premier Président on ne peut faire affront.

J O U A C H I M.

Je voulois essayer de votre complaisance,
Et connoître pour moi toute votre indulgence.
Du reste ; j'ai prévu cette difficulté,
Et ma poche renferme un Edit bien dicté,

Il tire ses papiers.

Jamais, dans un Edit, préface plus touchante
Ne peignit mieux du Dey l'ame compatissante.
,, Le grand Dey, de la terre, & l'amour & l'honneur,
,, A mes sujets chéris ; salut, santé, bonheur . . .
Transcris ceci, Greffier, dépêche cette tâche,
Et tu m'en répondras sur ta noire moustache.

à Nafica.

Je pense que la cour a fait un arrêté
De garder son bonnet sur sa tête planté.
On m'avoit enseigné, dès ma plus tendre enfance,
Qu'il faloit poliment rendre la révérence ;
Touchante vérité ! mise dans un beau jour
Par le grand Nafica, prenant place en la cour.

N A S I C A.

A l'aspect du Divan votre ame trop émue
Aura sans doute fait varier votre vue.
J'ai vu tous nos Messieurs vous ôter le bonnet,
Et c'est nous quereller sur un mince sujet.

J O U A C H I M.

Je veux vous témoigner toute ma confiance,
Et croire à vos discours plutôt qu'à l'évidence.
Vos Messieurs sont partis, nous avons libre champ ;
Enrégistrions sans eux ; nous sommes le Divan.

R U Z É.

Vous apprendrez, Seigneur, que notre compagnie
Dans un sujet pareil n'entend pas riaillerie.

JOU A CHIM se tournant vers Nafica.

Nafica, vous avez l'air assez martial,
Vous prendrez mes habits au prochain carnaval.
Si jamais du grand Dey je commande une troupe,
Je veux derrière moi que vous montiez en croupe
Pour voler à la gloire & braver les combats ;
Je crois que ce métier ne vous déplaira pas.
Je ne vous aurai point pour la simple parade ;
Et vous avez un nez à sentir l'embuscade.

SCENE III.

JOUACHIM, NASICA, RUZÉ, TOUTOUX
TOUTOUX.

AH ! Seigneur , notre ville est en grande rumeur ;
Tout-à-coup a paru Dom Jouflux le crieur ,
Apportant des papiers avec un air de fête .
Bientôt a résonné sa bruyante trompette .
J'ai cru , sans hésiter , que le sage Divan
Avoit pris le parti de l'enregistrement .
Mais , quel étonnement ! surprise sans pareille !
Quel discours à l'instant a frappé mon oreille !
C'étoit du fier Divan un sanglant arrêté ,
Déclarant vos Edits atteints de nullité ,
Et que votre puissance , aux citoyens fatale ,
Renversoit de l'Etat la loi fondamentale .
Cet écrit , dans Tunis , hautement publié
Du peuple contre vous accroît l'inimitié .
Pour moi , tout interdit , j'ai fait signe à la garde ,
De conduire à l'instant Jouflux au corps-de-garde .

JOUACHIM.

Toutoux , cette avanture est pour nous un malheur .
Qui jamais eût pensé que ce maudit crieur
Auroit pu nous donner d'aussi chaudes allarmes ?
Rassurons-nous pourtant , ma troupe est sous les armes .
Va , si quelqu'un nous trouble , ami comme ennemi ,
Qu'on le livre aussitôt à l'Aga Rambruni .

SCENE

S C E N E IV.

JOUACHIM, NASICA, RUZÉ, un Greffier, Huissiers.

J O U A C H I M.

Nos Seigneurs du Divan m'ont pris pour une grue
 Mais je saurai vanger ma grandeur méconnue.
 Comment ! me regarder ici comme un zéro !
 Dans Tunis contre moi faire crier haro !
 Et je pourrois souffrir une telle avanie ?
 Non. J'en aurai raison, ou j'y perdrai la vie.
 Que pense Nasica ?

N A S I C A.

Moi, je ne pense rien.

J O U A C H I M.

J'admire la ressource, & vous faites fort bien,
 Ecoutez, Nasica ; votre perte est jurée,
 Si vérité par vous ne m'est pas déclarée.
 Le Divan a-t-il fait un second arrêté ?
 Allons, répondez donc avec sincérité.

N A S I C A.

Aucun autre arrêté n'est de ma connoissance.

J O U A C H I M.

Vous vous perdez, Seigneur, par trop de défiance.
 Ruzé, pour se trahir de même, est trop discret.

R U Z É.

On ne m'a point, Seigneur, confié de secrer.

J O U A C H I M *à part.*

Cette avantage là m'échauffera la tête.

Haut au Greffier.

Greffier, incessamment, lèverez-vous la crête
 L'ouvrage avance-t-il ?

Un Greffier.

Il arrive à sa fin.
J'ai toujours travaillé d'une rapide main.

J O U A C H I M.

Je vais, en attendant, faire un tour dans la Chambre.
Huissiers ! ..

Un Huissier.

Plaît-il, Seigneur ?

J O U A C H I M.

Donnez un pot de chambre ?
J'ai senti de pisser un besoin très-pressant.
Quoi ! tu n'es pas parti ? Je te dis qu'à l'instant...

Un Huissier.

Je ne suis pas créé pour ce vil ministère.
Lorsqu'un de nos Seigneurs veut faire cette affaire,
Il sort. L'huissier s'en va.

J O U A C H I M.

Mais où va donc ce burlesque animal ?
Il m'a sans doute pris pour un héros de bal.

Jouachim ouvre la fenêtre. En pissant, il joue le propos interrompu. Sous les fenêtres du palais, où s'assemble le Divan, coule une rivière ; vis-à-vis est un faubourg renommé par la bonté, les douceurs & la complaisance des femmes qui l'habitent.

Là, pour nous rafraîchir pissons par la fenêtre.
De notre dite Cour les valets & le maître
Sont de rétive humeur.... Ils entendront raison.

à Nafisea, après avoir refermé la fenêtre.

En pissant, sous les yeux des femmes du canton,
Je sens que j'ai commis une grande indécence.
Votre huissier m'a contraint à cette irréverence.
Les dames, qui l'ont vu, jugeront le procès.
Auprès de ces beautés n'avez-vous point accès ?
Ne fraudez-vous jamais madame la première ?
Quelqu'un m'a raconté, cette automne dernière,

Qu'un de vos Présidens d'assez mince alloyau,
Pour pisser, au palais, se servoit d'un tuyau.

Un Greffier.

J'ai fini.

J O U A C H I M.

Que l'huissier ouvre pour l'audience,
Et fasse à l'asssemblée observer le silence.

S C E N E V.

Les acteurs précédens, *le Peuple*.

J O U A C H I M.

A claire & haute voix, Greffier, lisez l'Edit,
Que par ordre du *Dey* votre main a transcrit.

Après la lecture.

Vous avez entendu la volonté suprême
De notre Souverain, d'un *Maitre* qui vous aime ;
Les impôts sont les fruits de la rigueur des tems ;
Mais ces tems changeront... fortez tous mes enfans.

*Le peuple sort consterné, & laissant échapper
quelques murmures.*

N'entends - je pas ces gens me dire des injures...
Sans doute le Divan fomente ces murmures ;
Au lieu de les porter à la soumission,
Il allume le feu de la sédition.

N A S I C A.

Mes confreres, Seigneur, ne sont pas des rebelles ;
Le *Dey* n'a jamais eu de sujets plus fidèles.

J O U A C H I M.

Quoi! mon cher Nasica prend aussi de l'humeur?

Du Divan avec zèle il vange ici l'honneur.
C'est fort bien; mais enfin, pour changer de langage,
Allons chez moi tous deux avaler un potage.

N A S I C A.

Je n'ai pas faim...

J O U A C H I M.

Venez, ne faites pas l'enfant.

Pour moi, mon appétit est toujours triomphant,
Et je ne boude point. Demain, à l'ordinaire,
Je me rendrai chez vous, préparez bonne chere.
à Nasica, & à Ruzé.

La séance est finie, & tout s'est fait au mieux;
Vous pouvez au logis retourner tous les deux.

S C E N E VI.

JOUACHIM, FIERENFAT.

J O U A C H I M.

MON triomphe est complet, & j'ai fait des merveilles.
Mon petit Président en a sur les oreilles;
Il sort tout courroucé. Pour l'honoré Divan,
Je leur ai fait entendre un fort beau compliment.
Les Edits publiés en forme à l'audience,
Restent pour monument de ma grande puissance.
Enfin de tout ceci je suis fort satisfait.
Mais d'où te vient, l'ami, cet air morne & défaït?

F I E R E N F A T.

Seigneur, vous êtes seul content en cette ville;
Vos procédés de tous ont échauffé la bile:
L'implacable Divan, contre vous furieux,
De vous fuir à jamais a juré ses grands Dieux.
Il dit que vous traitez avec impertinence
Nasica, son grand chef; qu'avec moins d'indécence

Le dernier des mortels eut été bafoué.
De tout cela, Seigneur, vous serez peu loué
Parmi les gens d'honneur. Et vous êtes, je pense,
Le seul qui soit venu piffer à l'audience.

J O U A C H I M.

Fiérenfat, ta morale est assez de faison,
Mais souvent après coup se montre la raison.
Je voulois au Divan donner quelque nazarde,
Et m'inquiette peu du courroux qu'il me garde.
On faura le punir, s'il fait trop le méchant;
On casse comme un verre un Divan insolent.
Son pouvoir, Fiérenfat, n'est point inébranlable.

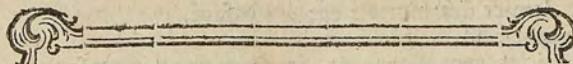
F I E R E N F A T.

Et le vôtre, Seigneur, vous paroît-il plus stable?

J O U A C H I M.

Quand même de ma Cour j'aurois les désaveux,
L'événement pour moi sera toujours heureux.
Le Dey sera forcé, soit bon gré, soit grimace,
De me faire un pont d'or en me tirant de place.
N'ai-je pas en tout point rempli sa volonté?
Je fais ce que déjà me vaut ma fermeté.
Quand on flatte, mon cher, le pouvoir arbitraire,
Quoiqu'on dise, ou qu'on fasse, on est bien sûr de plaisir.

Frn du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

NASICA, MADAME BONNET.

Mad. BONNET.

LE Bey, de tous les fats est le plus insolent,
 Quoi ! cet avantageux, ce sot impertinent
 Ose ici te traiter comme un valet de pique !
 Pour théâtre il choisit l'audience publique !
 Et tu restes capot, comme un vil scélérat
 Qui feroit convaincu d'avoir trahi l'Etat ? ...
 Ah ! bénissons ce jour si fameux dans ta vie !
 Le Peuple t'a nommé pere de la Patrie,
 Et Jouachim en est le tyran, l'opresseur ;
 A ce prix, voudrois-tu du rang de Gouverneur ?
 Il faut avec vigueur résister à l'orage :
 Dans cette occasion je voudrois faire rage.
 Si j'étois Nasica, j'instruirois l'univers
 Des procédés affreux de cet homme pervers :
 J'en porterois ma plainte à toutes les contrées,
 J'en ferois rétentir les voutes azurées.

NASICA.

Ma femme, l'on vous voit toujours prête à blâmer,
 Sans daigner seulement du vrai vous informer.
 Dans tout ce que l'on dit il faut de la prudence.
 De lire cet écrit ayez la complaisance,
 Et, lorsque vous faurez l'ordre que j'ai reçu,
 Vous verrez que le bruit est ici superflu.

Mad. BONNET lit.

• A mon Bey de Tunis vous rendrez déférence,

„ Et comme à ma personne , aveugle obéissance.

Après avoir lu.

Hé bien ! je suis toujours de mon premier avis ,
 Ces ordres regardoient simplement les Edits....
 Quoi ! s'il vous commandoit d'aller tourner la broche ,
 On verroit aussitôt votre grâve caboche
 Courir à la cuisine , en sale marmiton ?
 C'est vouloir déformais passer pour un oison .
 Ne connoissez-vous pas ce Bey si formidable ?
 Il fut , dit-on , jadis , assez plaisant à table .
 Mais le vit-on jamais , sur les pas des Césars ,
 De nos fiers ennemis attaquer les remparts ?
 Ses camps les plus chéris ont été les ruelles ,
 Et son poste d'honneur étoit auprès des belles .
 Ah ! pourquoi de terreur avoir un tel excès ?
 Il faut , pour le chasser , lui faire son procès . . .
 Voulez-vous que Tunis vous considere encore ?
 Que d'être votre épouse en ces lieux je m'honore ?
 Punissez sans délai l'auteur de tant d'affronts .
 Pour qui réservez-vous vos carcans , vos prisons ?

N A S I C A .

Ma femme , de grand cœur , j'admire ton courage :
 Mais je voudrois te voir un instant à l'ouvrage .
 Tu faurois qu'en ces tems tristes & nébuleux
 Un premier Président joue un rôle fâcheux .
 Qu'il faut , avec respect , résister à son maître ;
 Être rebelle , enfin , & ne pas le paroître .
 Je dois plaire à la cour , au public , au Divan .
 Je ne pose mon pied , nulle part , qu'en tremblant .
 Tel , qui , loin du danger , se vante & fait le brave ,
 Peut-être plus que moi se montreroit esclave .

Mad. B O N N E T .

Je vois un des Seigneurs , l'un de nos Présidens ,
 Qui vient tout à propos juger nos différens .

S C E N E II.

NASICA, Mad. BONNET, TAMBOURIN.

T A M B O U R I N.

Nous sommes très-instruits de l'odieuse scène,
Qui fait de notre chef le chagrin & la peine.
Jamais audacieux, avec autant d'éclat,
Osa-t-il insultez un grâve Magistrat ?
Le Divan, transporté d'une colere extrême,
Regarde cet affront comme fait à lui-même.
Sans un reste de peur qu'inspire encor le Bey,
Le traître sous nos coups eut déjà succombé.

N A S I C A , *à qui l'on remet un billet*
qu'il lit tout haut.

„ Usant de ses pouvoirs, Jouachim vous ordonne
„ De vous rendre chez lui, sur le champ, en personne.

T A M B O U R I N.

Vous n'obéirez point à ce commandement.
Seriez-vous donc au Bey soumis servilement ?

Mad. B O N N E T.

J'ordonne !.. L'insolent, se fert d'un beau langage.
Amenez le porteur de ce joli message.

N A S I C A *fait signe qu'il n'entre point.**A Tambourin.*

Il m'est doux de vous voir partager mon ennui ;
Mais l'ordre est trop exprès de me rendre chez lui ;
Y résister, seroit contraire à la prudence :
Aux ordres du grand Dey je dois obéissance.

Il sort.

S C E N E III.

Mad. BONNET. TAMBOURIN.

Plusieurs autres officiers du Divan qui entrent pendant la Scène.

Mad. BONNET.

En bien ! mes chers Messieurs, laisserez-vous en paix
 Au premier de vos chefs donner des camouflets ?
 L'audace du fier Bey fera-t-elle impunie ?
 Le verrez-vous sans honte opprimer la patrie ?
 Vous donner chaque jour quelque désagrément ?
 Ah ! le souffrirez-vous, Seigneurs, tranquillement !
 Verrez-vous, sans frémir, la robe méprisée
 De cet homme insolent exciter la risée ?
 Grand Dieu ! je reconnois l'excès de ta bonté !
 Mais pourquoi, travaillant à ma félicité,
 En me donnant d'un homme & le courage & l'ame,
 M'as-tu laissé le bras & la main d'une femme ?
 Faut-il, que ce soit moi, qui forme le dessein
 De rétablir l'honneur du sénat Tunisain ? ...
 Mais, où va m'emporter mon insigne folie ?
 Je blâme le Divan, seul juge de ma vie,
 Qui renferme en son sein les Conseillers des rois,
 Les protecteurs du trône, & les soutiens des loix.
 Qui pourroit mieux que vous juger de l'infamie ?
 Et vanger, en ce jour, votre gloire avilie ? ...
 Mais, je vois le Divan devenir très-nombreux ;
 Chacun arrive en foule ; à des cœurs courageux
 Dont l'honneur est blessé, l'on a rien à prescrire.
 Je pourrois fatiguer ; adieu, je me retire.



S C E N E IV.

Le Divan rasssemblé.

T A M B O U R I N , N I C O L E T .

T A M B O U R I N .

Nous voici rasssemblés pour la dernière fois ,
 Il faut tomber , Seigneurs , sous les débris des loix .
 La Cour veut tout soumettre au pouvoir arbitraire .
 A son autorité nous seuls faisions barrière ...
 Votre ame incorruptible arrétoit ses desseins :
 On va perdre dans nous les derniers Tunisains .
 Et voilà pour jamais la robe anéantie .
 Le despotisme regne ; il n'est plus de patrie .
 Envain nous nous flattions , par notre fermeté ,
 De pouvoir du grand Dey flétrir la volonté .
 Peut-être qu'en ce jour le parti le plus sage
 Seroit de se prêter , de céder à l'orage ;
 Plutôt que de hâter , par un trop vain effort ,
 De nos concitoyens le déplorable sort .

N I C O L E T .

Hé , depuis quand , Seigneur , votre indomté courage
 A-t-il pu se résoudre à souffrir l'esclavage ?
 Avons-nous un moment pour choisir un avis ?
 Il faut combattre & vaincre , ou , mourir asservis .
 Le peuple est dévoré par l'affreuse misere ;
 Le citoyen aisé manque du nécessaire ;
 Par le luxe amolis , les grands sont abattus .
 Il ne reste à l'Etat que nos seules vertus . . .
 Mourons , braves amis , ou , sauvons la patrie :
 Choisissons tous les maux plutôt que l'infamie .
 Est-il quelqu'un de nous , assez lâche , assez vil ,
 Pour délaisser Tunis en un si grand péril ?
 Contre la fermeté que peut la violence ?
 A la force opposons une male constance . . .

Qui, Thémis, nous jurons à vos sacrés genoux,
 De faire tout pour vous... Et jamais rien pour nous;
 D'être unis pour l'Etat, qui dans nous se rassemble,
 De vivre, de combattre & de mourir ensemble.

S C E N E V.

Le DIVAN, un des *Officiers du Divan.*

L' OFFICIER.

LE Tyran Jouachim, dans ses hardis exploits,
 Ne cesse de braver & le peuple & les loix.
 Un des premiers Cadis, au Divan très-fidèle,
 Arrêté par son ordre, est traité de rebelle,
 Pour avoir eu, dit-il, le front de murmurer
 Contre l'Edit cruel qu'il a fait régistrer.
 Mais j'apperçois, Seigneurs, notre chef qui s'avance.

S C E N E VI.

LE DIVAN, NASICA.

NASICA.

LE Bey jusques au bout a poussé l'insolence.
 „ Dans Tunis, a-t-il dit, il n'existe que moi;
 „ Je suis chef de l'armée & même de la loi.
 „ Le Divan seul prétend me faire résistance;
 „ Mais, nous le formerons à rendre obéissance.
 „ Qu'il respecte surtout les modernes écrits.
 „ Et vous, je vous défends de prendre les avis.

A ces mots , prononcés d'une façon si fiere ,
 J'ai répondu , Seigneurs , d'une simple maniere ,
 Que le Divan savoit sa regle & son devoir .
 Et ne reconnoissoit que du Dey le pouvoir .

Eh bien ! a dit le Bey , j'irai donc en personne ,
 Pour faire exécuter les ordres que je donne .
 J'accours vous en instruire , & je ne doute pas
 Que bientôt au Divan il ne porte ses pas .

N I C O L E T .

Nés Judges de l'Etat , nés les vangeurs du crime ,
 C'est souffrir trop long-tems la main qui nous opprime :
 Le Tyran a porté l'audace à tel excès ,
 Qu'en regle nous pouvons lui faire son procès .
 Il faut de ce Cadi rendre le fait notoire ,
 Au Bey faire subir un interrogatoire ...
 Je le vois , il arrive . Il faut l'embarrasser ,
 Avant qu'il ait ici le tems de s'énoncer .

SCENE VII. *& dernière.*

LE DIVAN , LE BEY , ou JOUACHIM .

NASICA *au Bey.*

J'APPRENS dans le moment , qu'un citoyen fidèle
 Se trouve prisonnier dans votre citadelle .
 Instruisez-nous , Seigneur , de quelle autorité
 Un des premiers Cadis est par vous arrêté .
 Le Divan doit user du pouvoir légitime
 Qu'il a de découvrir & de punir le crime ;
 Arrêter un sujet , sans qu'on fache pourquoi ,
 Est un forfait criant , que doit punir la loi ;
 C'est un acte , Seigneur , odieux , temeraire ;
 Répondez , quel motif êtes-vous de le faire ?

J O U A C H I M .

Au lieu de pénétrer dans mes sages desseins ,

C'est à vous d'écouter mes ordres souverains.

N A S I C A.

Vous voudriez en vain user de subterfuges.
Dites-nous vos raisons, parlez, voici vos Juges.

J O U A C H I M.

Ainsi vous voulez donc, par vos témérités,
Tenter ma patience & lasser mes bontés;
Divan Républicain, qu'enhardt ma clémence;
Je vous forcerai bien à garder le silence.
Devant ce Tribunal insolent, effronté;
Comme un vil criminel un Bey feroit cité?
Petits Robins flétris, je faurai, je vous jure,
Vous rendre plus soumis & vanger cette injure.
Quoi donc! vous vous parez du beau nom de devoir
Pour usurper du *Dey* le suprême pouvoir.

Un des Officiers.

On ne peut plus entendre & souffrir ce langage.

Un autre Officier.

Tyran, tu nous feras outrage sur outrage.

Le Divan se lève.

Plusieurs entourerent & saisirent le Bey.

Une voix.

Amis, secondez-moi, frappons par-tout ce traître.

Une autre voix.

Non, faisons-le plutôt sauter par la fenêtre.

[30]

Une autre.

Avant tout , il faudroit recueillir les avis.

*Un de ceux qui ont saisi le Bey le jette
par la fenetre.*

Les avis sont tous pris. *Allons , saute Marquis.*

N A S I C A.

Puisse de Jouachim le fort triste & funeste
Des mauvais citoyens épouvanter le reste !

F I N.

